



Eve Kendall

PAYÉ POUR SÉDUIRE



roman-feuilleton
SMARTNOVEL

Eve Kendall

Payé pour séduire

Série Pour Elles
9 épisodes / 2,99€

Ça commence comme ça...

Il avait la beauté désinvolte de ceux qui collectionnent les conquêtes. Elle, avec son charme fragile et son joli minois, aurait pu figurer à son tableau de chasse. L'ennui c'est qu'il était payé pour lui plaire...

*SmartNovel publie des romans-feuilletons
à lire sur téléphone mobile.*

*En s'abonnant au feuilleton de son choix,
le lecteur reçoit tous les jours un épisode.*

*Téléchargez l'application pour iPhone
Accédez à la version webmobile*

EPISODE 1/9

Un sanglot déchira la nuit et la petite fille se réveilla en sursaut.

Des voix, des murmures montaient du rez-de-chaussée, que les voûtes de la grande maison blanche amplifiaient. De l'extérieur, par les vantaux tendus de moustiquaires de la fenêtre, l'enfant ne distinguait que les stridulations des insectes dans la nuit tropicale.

Encore des sanglots, en bas... Cela lui rappela les échos dans la montagne, l'autre jour, quand papa l'avait emmenée en auto. Ils avaient roulé très longtemps, très haut, par un sentier qui grimpait et qui tournait mille et mille fois.

- Tu vois, palomita, lui avait dit papa en arrêtant la voiture, nous voilà au-dessus des nuages !

Ils étaient au bord d'un précipice. Les yeux ronds, la petite fille avait contemplé ce drôle d'océan en coton d'où surgissaient çà et là des crêtes de montagnes. Elle avait étendu ses bras à l'horizontale :

- Est-ce que si on plonge dedans, on s'envole ?

Papa avait éclaté de rire. La montagne s'était pressée de l'imiter.

- Il vaut mieux ne pas essayer, palomita ! Laissons cela aux oiseaux.

Et maintenant, là, alors que les voix au bas de l'escalier prenaient de l'ampleur dans la nuit, la

petite fille se mit à vouloir son papa près d'elle, et aussi sa maman, et sa Nanie. Où étaient-ils ? Pourquoi ne venaient-ils pas la rassurer ?

Elle sentait confusément que quelque chose d'anormal se passait, et l'angoisse montait en elle.

Elle sortit de sa chambre, pieds nus, dans son pyjama à lapins verts que maman venait de lui offrir pour récompenser ses excellentes notes en lecture. Elle s'assit en haut des marches et glissa son petit minois entre ses deux poings agrippés aux barreaux de la rampe.

En bas, dans le rond jaune que le lustre plaquait sur le carrelage ocre, il y avait des hommes. Tout vêtus de noir. Ils étaient quatre, ils parlaient vite, en chuchotant. En face d'eux, les servantes Josita et Lupe sanglotaient dans leurs mains, et Violetta la cuisinière était pâle comme la pierre. Oh, pourquoi maman n'était-elle pas là ?

La petite fille se mit à frissonner et à claquer des dents. Si seulement elle arrivait à comprendre ce que disaient ces quatre hommes en noir...

Elle se redressa et partit en flèche à l'autre bout du couloir, afin de gagner un autre escalier, plus étroit, qui descendait directement sur le parc.

Toujours pieds nus, l'enfant se mit à courir dans l'herbe, écartant les feuilles molles des bananiers, des thuyas et des frangipaniers.

Elle allait directement, par réflexe, vers le manguier. Son refuge. Son jumeau. Il était né la même année qu'elle, sauf qu'il avait grandi plus vite et davantage !

Elle s'écroula au pied de l'arbre, et le vent fit descendre jusqu'à elle l'odeur de miel de ses fruits. Il était là bien droit, chaleureux, étendant au-dessus d'elle ses branches protectrices.

- Kora ! appela une voix à travers les frondaisons. Kora, mi corazon, où es-tu ?

C'était Nanie. La petite fut sur le point de répondre, mais un pressentiment l'en empêcha. Un tremblement, une cassure dans la voix de sa nourrice...

- Kora ! Viens, mon cœur.. Viens ici.

La nourrice la découvrit enfin. Sa bonne figure ridée apparut sous la lune, puis ses tresses, ses rubans, son tablier. Elle se baissa pour soulever la petite fille dans ses bras. Son visage était tout humide de larmes.

- Kora, Kora, écoute-moi, mon cœur.. Il faut que tu sois très courageuse, il faut que...

Sa voix était pleine de chagrin, elle avait de la peine à parler. Elle disait qu'une grande épreuve les attendait, qu'il allait falloir être brave, être un vaillant petit soldat, parce que... parce que...

- Papa et maman ne reviendront plus, mon cœur..

La petite ne comprit pas tout ce que la vieille femme essayait de lui dire, mais elle sut que le malheur qu'elle pressentait était arrivé ; alors elle se mit doucement à pleurer.

- N'aie pas peur, pobrecita, ta vieille Nanie sera toujours avec toi. Tant que je vivrai, tu ne resteras pas seule...

- Non, elle ne restera pas seule, dit soudain une voix à côté d'elles.

La frimousse de la petite se leva, toute rayée de larmes. Elle avait reconnu son oncle Ramon, celui qui s'habillait toujours en blanc et qui ressemblait tant à papa. Sauf que papa avait les yeux plus doux et qu'il riait plus souvent,

Elle tendit les bras vers son oncle, il la reçut contre lui. Son odeur rappelait celle du manguier, une odeur de tabac au miel. L'homme tira de sa pochette un carré en soie où il fit se moucher l'enfant.

- Ne pleure plus, querida...
Sa voix était douce, onctueuse.
- Désormais, bonita, je serai pour toi tous ceux que tu as aimés et que tu viens de perdre. Je serai ton papa et ta maman... Ne pleure plus, je suis là.

Samuel battait nerveusement du pied. À Caracas, les embouteillages énormes, imprévisibles, stupides comme tous les embouteillages, pouvaient vous faire rater un avion...

Malgré suppliques, injures et promesses de tripler le prix de la course, son taxi n'en finissait pas de quitter la banlieue vallonnée et ses franges de bidonvilles. Pour couronner le tout, l'autoradio distillait un interminable calypso qui avait dû faire onduler le Tout-Paris dans les années cinquante. À chaque nid de poule, le cordon du mini-ventilateur fixé au plafond tressautait comme s'il avait le hoquet.

Samuel tira dessus rageusement. Aucun résultat. Les pales du ventilateur, elles, avaient décidé de rester immobiles...

- Foutu, lança le chauffeur, visiblement fier de la pertinence de son français.

Samuel grimaça un sourire. Après trois semaines dans la jungle d'Amazonie, il avait l'impression de se retrouver en cage dans cette horde de klaxons déchaînés et de grosses américaines fumantes que personne ne songeait jamais à réviser.

Il pencha la tête à l'extérieur, à la recherche d'un souffle de vent improbable. Un troupeau de petites chèvres slalomaient placidement, à quelques pas, entre les voitures pétrifiées.

Le chauffeur, impassible, pianotait sur le volant au rythme languide de la musique. Soudain, il pointa le doigt vers l'horizon.

- Aquí está ! dit-il, désignant, au loin, la courbe oblongue d'un avion à l'arrêt sur la piste.
Samuel poussa un soupir.

Devant l'aérogare, il lâcha une poignée de billets et de monnaie dans la main du chauffeur, puis s'éjecta hors du taxi, souple et rapide comme un félin trop longtemps enfermé.

- Señor ?

- Que pasa ?

- Falla dinero.

Allons bon, voilà qu'il n'avait pas donné le compte, Samuel posa par terre les deux sacs qu'il venait d'extraire du coffre et revint vers le conducteur tout en fouillant ses poches.

- Cuanto ?

Il finit par trouver les deux billets que l'homme lui réclamait.

- Tenez. Avec une prime spéciale pour la rapidité.

Il allait regagner l'arrière du véhicule quand une grosse limousine noire, vitres teintées, déboula à folle allure de la courbe de terre-plein, droit sur le taxi. Samuel ferma les yeux et attendit le choc...

Un violent coup de frein déchira l'air. Puis il y eut un craquement sinistre. Puis le silence.

Le jeune homme rouvrit lentement les paupières : la limousine avait stoppé à un centimètre du pare-chocs arrière du taxi. De sous les roues, dépassaient deux courroies en cuir. Les courroies de ses sacs. Ceux-là même qu'il avait laissés sur la chaussée pour achever de payer le chauffeur..

Il demeura ainsi une éternité, statufié, un grand vide au creux de l'estomac. Son taxi, lui, était en train de s'éloigner, indifférent à cette tragédie de la vie quotidienne.

La portière de la limousine s'ouvrit alors. En sortit un homme abondamment gominé, en costume clair.

- Navré, infiniment navré... Il n'y a là, j'espère, rien qui ait de la valeur... ?

Un sourire de grande lassitude étira les lèvres de Samuel.

- Il n'y avait rien, monsieur, corrigea-t-il, ponctuant son imparfait d'un soupir sans illusion. Des brouilles...

Il ferma de nouveau les yeux, compta jusqu'à trois avec le pauvre espoir qu'il s'agirait d'un cauchemar...

Mais non. Le gominé était toujours là, en son trois-pièces de lin beige. Et ses mocassins anglais. Et son chauffeur galonné. Et son tank de luxe.

- Des brouilles, reprit Samuel : un Leica, cinq objectifs, cent onze pellicules de reportage...

L'autre avait glissé le pouce dans sa poche de gilet, lissant du bout de l'index une couture extérieure, semblant hésiter entre les diverses attitudes à adopter. Prendre l'air un peu plus navré ? Réitérer de plates excuses ?

Pour finir, il se décida pour le rôle qui lui était apparemment habituel : celui du nabab.

- Je vous rembourserai, décréta-t-il. L'intégralité de ce que vous avez perdu. Donnez-moi simplement une estimation...

Samuel inspira lentement, afin de chasser la moutarde qui lui montait au nez.

- Trois semaines sur l'Orénoque à servir de goûter aux moustiques, sangsues, vampires, piranhas et autres bestioles ; trois semaines à traquer une des dernières tribus primitives sous des pluies diluviennes et des torrents de boue... ça va chercher dans les combien, d'après vous ?

Le chauffeur, qui avait réintégré sa place au volant du monstre, opéra un recul à cet instant précis. Le sac massacré s'étala sans pudeur au grand jour, au milieu du bitume. Le Leica était devenu une galette désarticulée, Les objectifs, des poignées de confettis en verre. Quant aux bobines, elles gisaient éventrées, tire-bouchonnées, noyées dans l'eau noirâtre du caniveau.

L'homme au complet clair contemplait le spectacle.

- Vous m'êtes très sympathique, Monsieur, commença-t-il enfin ; et croyez à mes regrets sincères.

Il s'exprimait comme s'il dictait une lettre d'affaires à une de ses (sûrement nombreuses) secrétaires.

- Est-ce que je me trompe ? dit-il encore. Il me semble que nous prenons tous les deux l'avion de Paris...

C'était moins une question qu'une conclusion. Il parut soudain très fier de sa propre finesse et sourit.

- Monsieur, réservez-moi de plaisir de voyager en votre compagnie. J'ai (tousotement d'amabilité) réservé sur ce vol l'unique salon privé. Vous plairait-il que je vous y convie ?

Autre tousotement. Samuel avait quelques difficultés à rassembler ses esprits. Sans lui laisser le temps de réfléchir, l'autre enchaîna :

- Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté. Ramon La Sierna. Vénézuélien, homme d'affaires, passionné de Jaguar et de Bordeaux, amoureux fou de la France et des Françaises...

Samuel avait appris à rire de tout, même de ses déboires. Au fond, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas profiter de ce luxe inattendu ? Le voyage Caracas-Paris était fort long. Un salon privé, il ignorait à quoi

cela ressemblait, mais c'était probablement plus confortable que son siège de milieu de rangée. Il décida d'adopter l'étrange personnage, ses larges sourires et ses phrases ampoulées.

- Samuel Ferran, photographe, dit-il, laconique.

La Sierna lui prit la main et la secoua avec une chaleureuse énergie.

- Me voilà doublement votre débiteur. D'abord pour votre matériel, ensuite pour le plaisir de voyager avec vous.

S'il en faisait trop, il ne paraissait pas en avoir conscience. Son style alambiqué, ses sourires qui laissaient entrevoir le bref éclat d'une prémolaire en or blanc, la gomina qui lustrait ses cheveux en ailes brunes au-dessus d'oreilles étonnamment petites, son air de sortir d'un film en noir et blanc, tout cela lui était parfaitement naturel.

Il renvoya son chauffeur d'un geste où scintilla une chevalière et, fraternel, guida Samuel vers le comptoir des enregistrements. Le Français eut à peine le temps de jeter un ultime regard à son défunt Leica.

« Eté 1979. Isla de la Tortuga. »

Au recto de la photo, l'image d'un homme à la solide trentaine. Torse nu au soleil, l'œil étincelant, brandissant un énorme thon par la queue. Sur ses lèvres, le sourire du bonheur. C'était son père.

Kora croisa les bras comme si elle avait froid. Elle se mit debout et marcha vers la fenêtre. Mais de ce côté-là, il n'y avait guère de réconfort à attendre : la lumière mourante de la fin d'après-midi était grise et triste ; l'automne humide et venteux avait pris possession de la Bretagne.

Malgré elle, poussée par une nostalgie presque morbide, elle revint sur ses pas pour se plonger encore dans les pages de l'album de famille.

« Noël 1980. Ski dans le Vermont. » Ils étaient tous les trois, ses parents et elle, les joues roses de froid, blottis dans un traîneau sous une épaisse couverture. Kora arborait les lunettes de soleil de papa qui glissaient sur son nez de petite fille, et la toque de maman. Elle riait. Ils riaient. Instant de bonheur. Bonheur enfui...

Elle frissonna. Il faudrait redemander au gardien de réparer le chauffe-eau...

Kora prit l'album sous son bras, quitta ses pantoufles et alla se glisser sous la couette. Elle rouvrit l'album à la page que son index marquait et l'orienta afin de mieux y voir sous la pâle lumière de l'abat-jour.

Cette photo, qui tenait toute la page, montrait une jeune femme souriante qui descendait un grand escalier de marbre. Sa main effleurant la longue balustrade, elle paraissait flotter au-dessus des marches dans la nuée légère de sa longue robe de soie, comme sur le point de s'envoler hors du cadre. « Nouvel An 1981. » La jeune femme avait la même blondeur que sa fille.

- Elle était belle...

Kora sursauta. Elle n'avait pas entendu Nanie entrer dans la chambre.

-... et tu lui ressembles tellement, querida. Mais d'abord, qu'est-ce que tu fais là, toute seule dans le noir, à te faire chavirer le souvenir ?

Kora pressa tendrement la main de sa nounou.

- Ne me gronde pas. L'automne est dur de ce côté de l'Atlantique...

Les épaules de Nanie s'affaissèrent un peu.

- Tu crois que je n'y pense pas moi aussi ? Je grogne, je grogne, mais tu sais bien que...

Elle n'acheva pas. Kora lui prit la main et caressa ses doigts noueux. Oui, elle savait bien qu'elle n'était pas seule à « se faire chavirer le souvenir ».

- Oh, mes vieux os ! souffla Nanie en se laissant tomber sur le bord du lit. Masse-moi les épaules, veux-tu...

Kora reposa l'album et, avec douceur, fit aller et venir ses mains sur la nuque de la vieille femme.

- Madre de Dios, quel froid ! Ce climat me ronge de l'intérieur.

Sa voix lasse serra le cœur de Kora. Nanie accusait le coup, depuis quelques semaines. Ses vieux os, comme elle disait, avaient pourtant supporté vaillamment l'exil, la peur, les incertitudes d'une vie nomade dans un pays inconnu. Mais depuis que Kora avait trouvé ce travail au Courrier Armoricaïn, la vieille nourrice ne sortait quasiment plus. Trop habituée au chaud climat d'Amérique du Sud, elle semblait vieillir plus vite sous les rudesses de la côte bretonne.

Sans elle, Kora se savait seule au monde, face à un avenir fragile que le passé pouvait à tout moment bouleverser.

- Le tarot m'a dit de drôles de choses tout à l'heure, reprit Nanie. De drôles de choses...

Kora esquissa un sourire. Tant que Nanie aurait la force de tirer les cartes, c'est que tout n'irait pas si mal !

- Je n'aime pas quand sa langue est double...

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sans y croire tout à fait, Kora prêtait toujours une oreille intéressée aux conclusions de Nanie sur ses longs face-à-face avec les cartes.

- Il annonce la venue d'un homme.

- J'ai demandé au gardien de venir vidanger le chauffe-eau.

- Ne te moque pas. L'homme du tarot est

l'Esclave au Glaive, qui apporte avec lui les pires scélératesses et les plus grands bienfaits.

- C'est sûrement que le gardien en profitera pour nous réclamer le solde des charges trimestrielles.

Nanie se redressa, offusquée par tant de légèreté.

- En tout cas, cet arcane ne me dit rien qui vaille. Il faut rester prudente. Quelque chose de sournois se trame autour de toi...

Cette fois, la conviction de sa voix ébranla Kora. Nanie ne lançait jamais de prophéties au hasard. La jeune femme sentit un frisson lui parcourir le dos.

Est-ce que ce qu'elle avait fui depuis tant d'années allait la rattraper ici, dans ce coin perdu de Bretagne ? Est-ce que le passé était en train de la rejoindre ?

Samuel étendit ses longues jambes avec un soupir d'aise. Enfin, il apprenait qu'il existait, dans les avions, des fauteuils qui méritaient le nom de fauteuils ! D'habitude, il passait ses vols plié, coincé, dans un siège taillé pour Petit Poucet.

Le « salon privé » réservé par La Sierna était une spacieuse alvéole tapissée de velours bleu nuit, conçue pour offrir les privilèges du confort et de la tranquillité à ses usagers. Rien à voir avec ce que Samuel pouvait entrevoir par une fente du rideau arrière : touristes tassés, paquets-souvenirs empilés, gamins bruyants...

Ils n'avaient pas encore décollé. La Sierna jetait dans son téléphone portable une flopée de phrases sèches pleines de colère. Il réglait, semblait-il, des affaires de dernière urgence, et dans sa langue maternelle il perdait toute onctuosité. Samuel

reconnut quelques jurons qu'il croyait jusqu'ici réservés aux chercheurs d'or de l'Orénoque.

La Sierna raccrocha enfin, boucla sa ceinture et lui adressa un sourire qui mettait mal à l'aise, après toutes ces vociférations. Comme si l'homme jouait de plusieurs masques. Et Samuel se prit à songer que c'était le genre d'individu dont il valait mieux ne pas être l'ennemi.

L'avion décolla enfin dans le crépuscule naissant.

« Hier à cette heure-ci, pensa Samuel tandis que les lumières de Caracas s'encadraient par millions dans le hublot, je survolais le territoire de Las Amazonas... »

Il sourit mentalement en songeant que le coucou qui le conduisait alors s'apparentait davantage à une boîte de conserve qu'à un avion, et ne volait que pour faire plaisir à son pilote, la belle Carlotta.

Un frisson chatouilla agréablement son échine. Les jolies jambes bronzées de Carlotta, son rire de gorge, ses caresses expertes...

- Que ferez-vous demain à cette heure-ci ? dit soudain La Sierna avec un surprenant à-propos.

Samuel se tourna vers lui. Le Vénézuélien l'observait avec bienveillance. Et sa main était en train de lui tendre un whisky.

- Demain, répondit Samuel en prenant le verre, je serai en train d'expliquer au patron de l'agence Tippa que mon reportage était le reportage du siècle, mais que les égouts de Caracas en sont les seuls témoins. J'en profiterai pour lui demander de m'offrir une panoplie neuve.

- Je présume qu'il existe des situations plus agréables, soupira La Sierna en faisant rouler doucement ses « r » d'un air contrit.

Samuel commençait à le trouver sympathique, avec son français scolaire et ses sourires trente-deux dents. Ou bien était-ce le whisky qui faisait déjà son effet...

Bercé par le ronronnement des moteurs et les imparfaits du subjonctif de La Sierna, qui lui contait sa vie d'« étudiant en législature » à la Sorbonne, il glissa doucement dans un demi-sommeil qui mêlait les images de tribus indiennes de l'Orénoque à celles de Carlotta se baignant nue dans un fleuve de pellicules Kodak.

A suivre...

© SmartNovel

Abonnez-vous pour découvrir la suite... ou découvrez d'autres romans-feuilletons sur smarnovel.com.